



Cruelle et sensuelle Marie-Hélène Lafon

Bernard Pivot
de l'académie Goncourt
@bernardpivot1



Une liturgie du dimanche mais laïque, privée. Le père fait sa toilette. À fond. Les trois sœurs attendent. L'une d'elles sera appelée pour lui laver le dos avec un gant qu'il a préparé, savonné. Eau très chaude. « *Le père était appuyé au lavabo, les bras tendus.* » Ce rituel terminé, « *le vieux* », ainsi l'appellent-elles, refermera la porte à clé sur la fille en allée. Elle sera prête, comme ses deux sœurs, pour la messe du dimanche.

Telle est la première de la vingtaine de nouvelles écrites par Marie-Hélène Lafon, rassemblées sous le titre *Histoires*. Des histoires de la campagne, de villages, de familles rurales, de couples épuisés d'habitudes, de solitudes, de gens du pays d'en haut et de ceux du pays d'en bas. Le Cantal dans sa beauté, son âpreté, ses traditions, ses secrets de vie et de mort. Dur est un adjectif souvent utilisé. Les corps sont durs, les hivers sont durs, les

gestes sont durs, les mots sont durs. L'écriture de Marie-Hélène Lafon est dure. Tenue, acérée, impitoyable. Mais aussi visuelle, sensuelle, avec, comme dans le regard des femmes, des éclairs de cruauté et de compassion. Le mot viande est parfois préféré au mot chair. La romancière de *Joseph* (Buchet-Chastel, 2014) ne fait pas de cadeau. Elle se contente de donner de magnifiques plaisirs de lecture.

Elle sait raconter comment « *les hommes vont aux grenouilles* » au moment où, « *vivantes, affûtées, elles frayent, elles sont en amour* ». Elle sait dire l'incompréhension des femmes fatiguées devant les exigences et le comportement de leurs filles, et qui serrent entre leurs doigts, comme des bouées de sauvetage, leurs mazagrans remplis de café brûlant. Elle sait relater comment le vieux Santoire tient bon dans sa maison – avec un four à micro-ondes pour réchauffer le repas fourni par la mairie –, refusant avec d'autant plus d'énergie la maison de retraite qu'il sent autour de ses murs les convoitises, l'appétit, l'impatience des héritiers et surtout des voisins.

Marie-Hélène Lafon sait. Le verbe savoir revient souvent sous sa plume. Parce qu'à la campagne il y a ceux qui savent, maîtres, pères, femmes d'expérience, enfants dégourdis, prédateurs, et ceux qui ne savent pas ou qui savent trop tard ou qui n'ont pas su parler ou se manifester. Ainsi,



de Roland qui s'est suicidé dans son atelier, mort de solitude, sans bruit. « *Il savait ça, lui, le bruit du sang, son battement dans les oreilles, les heures longues quand les autres vivants sont loin, ailleurs, ensemble.* » Car personne ne sait tout, en particulier ce que sont seuls à connaître les taiseux, les reclus, ceux qui n'ouvrent portes, volets et fenêtres que sur des arbres et le ciel, jamais sur des visiteurs, des femmes à aimer.

Le corps et ses odeurs ne se font jamais oublier. Ce garçon ne peut pas embrasser sa grand-mère, professionnelle des salaisons. « *Il a l'impression d'être le petit-fils unique d'un saucisson sec et géant qui l'étreindrait avec affection.* » Tandis que dans le poste de télévision les speakerines exhalent un agréable parfum. Depuis trente-deux ans, sœur Marie-Paule surveille les douches du pensionnat de jeunes filles. Sa main écarte soudain les rideaux pour vérifier la toilette.

**DES HISTOIRES
DU CANTAL, DE
LA CAMPAGNE,
DE FAMILLES, DE
COUPLES ÉPUIÉS
D'HABITUDES, DE
SOLITUDES, DE GENS
DU PAYS D'EN HAUT
ET DE CEUX DU PAYS
D'EN BAS**

« *Elles sont dans l'âge sexuel* », et certaines se vantent de garder le plus longtemps possible l'odeur du bal du dimanche. La religieuse qui a échoué du côté du Verbe s'est repliée du côté des corps. L'hygiène est son apostolat.

Marie-Hélène Lafon ne sait pas quand elle

s'empare d'un personnage ou d'une famille s'ils s'arrêteront aux frontières d'une nouvelle ou la pousseront jusqu'au roman. Il est vrai qu'elle va à l'essentiel, écrit serré et qu'à l'exemple des femmes de la terre, elle ne perd pas son temps dans des siestes ou digressions, des rêveries ou travaux inutiles. C'est pourquoi *Alphonse et Jeanne* sont deux nouvelles qui pèsent lourd, aussi lourd que des romans.

Alphonse était une calamité. Doux, sensible, fragile, il était incapable de participer aux travaux de la ferme. Méprisé de son père et de son beau-frère, ignoré des autres, il n'existait qu'aux yeux d'Yvonne, la petite bonne engagée pour les basses besognes. Ces deux-là, rudoyés et écartés de la vie, étaient faits pour bricoler quelque chose ensemble. Mais Yvonne ne sait pas qu'il ne faut pas laisser envahir son corps par une sorte de grâce inaccoutumée.

Le destin de Jeanne l'institutrice, amante d'un prêtre, n'est pas plus enviable que celui d'Alphonse et d'Yvonne. Les *Histoires* de Marie-Hélène Lafon sont d'une noire et cruelle beauté. La livre vient de recevoir à l'unanimité du jury le Goncourt de la nouvelle. ●



Histoires
Marie-Hélène Lafon,
Buchet-Chastel,
320 p., 16 €.